



30 ANS DE FRAC : ÇA SUFFIT

HEROS
les salamalecs de
MARCIN
OWCZAREK

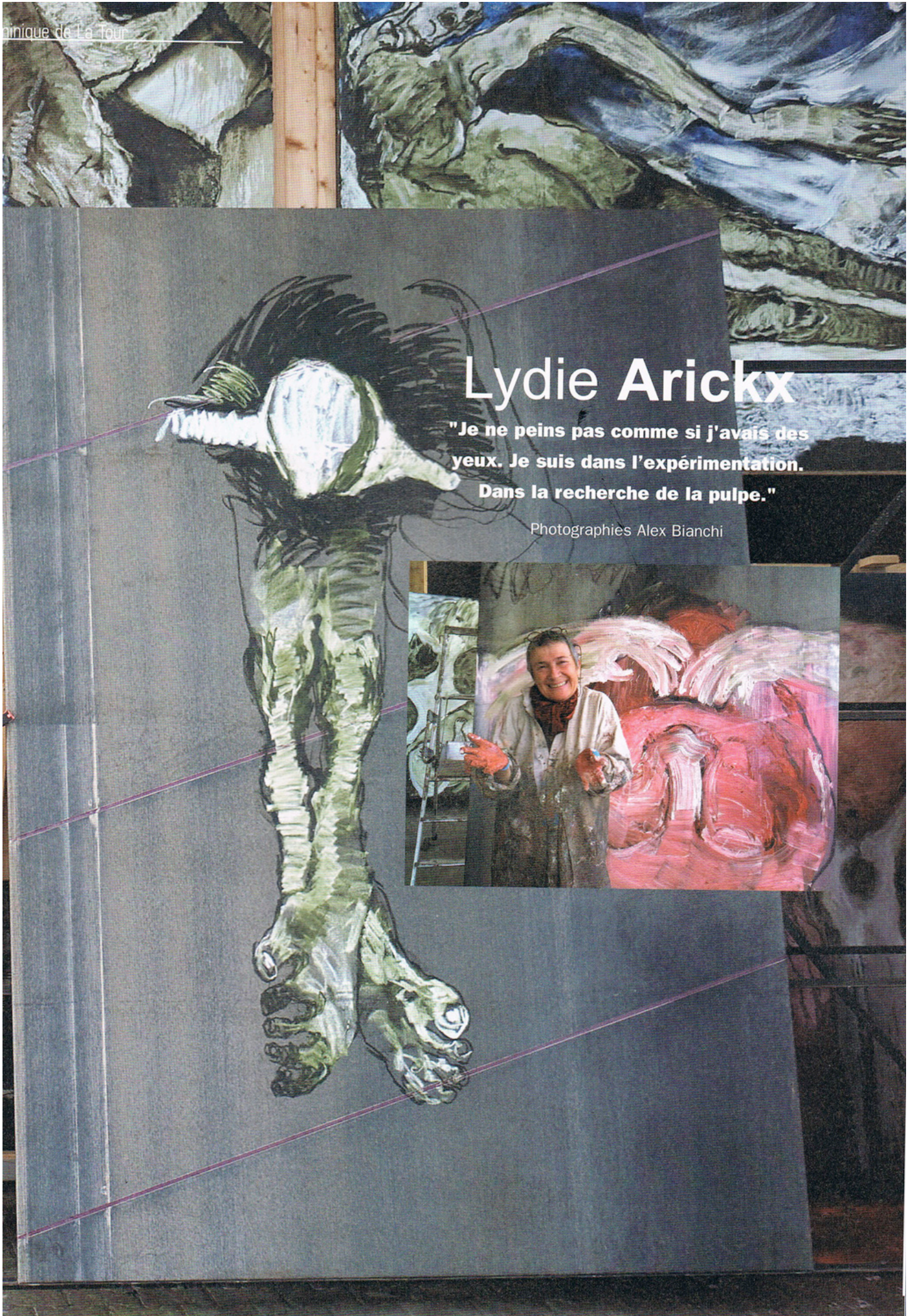
RENCONTRES
ARICKX
LEVASSEUR
SAGAZAN
et 6 autres créateurs actuels

EXPOSITIONS
LA BIENNALE DE LYON
et 116 rendez-vous pertinents
ENQUÊTE
Les artistes croient-ils
aux esprits ?





ENTRETIEN



Lydie Arickx

"Je ne peins pas comme si j'avais des yeux. Je suis dans l'expérimentation. Dans la recherche de la pulpe."

Photographies Alex Bianchi





Autoportrait - 2011 - Béton, bois et résine - 325 X 360 X 205 cm

☛ ***Vous êtes née dans l'Oise ; vos parents, dans les Flandres ; et pour vous, les "racines" sont importantes. Pourquoi vivre dans les Landes ?***

Des affinités anciennes : j'y suis arrivée quand j'étais gamine, et m'y suis sentie bien. Mais il y a aussi des points communs : les dunes, la mer, l'horizontalité comme en Flandres ; avec en plus, la verticalité des vagues, de la forêt, du soleil qui descend pour passer sous les arbres. Le Pays Basque offre moins de surprise. Je m'y ennue - comme je m'ennue en Toscane. La Toscane est universellement belle, mais j'ai besoin de reconstruire un paysage, de construire mon regard. Les Landes m'ont offert la troisième dimension.

J'ai commencé par des empâtements dans la peinture, en procédant par recouvrements. La sculpture commençait à poindre. C'est alors que j'ai rencontré le béton.

☛ ***Béton, plexiglas, toile émeri, sac à saucisson... Cette diversité est-elle la recherche du support adapté par la graphiste que vous êtes, de formation, ou le bon usage du hasard ?***

(Rire) Je me rallie à l'opinion que le hasard est une idée construite par les imbéciles. Un jour, je suis partie travailler sur une corrida en oubliant d'emporter... du rouge ! Et j'ai alors remarqué les géraniums, aux fenêtres : c'était ce rouge-là que je cherchais.

☛ ***Vous avez longtemps travaillé sur le côté mythique de la corrida...***

J'ai rempli beaucoup de cahiers dans les devant ce face à face, puis cette fusion de deux n que tout oppose, et qui dansent, la mort réglant leur n'est pas pour rien qu'il y a une homosexualité later ce milieu. Ce que je déteste, c'est le public. Celui qui le coup de corne, qui espère la mort du torero, qui quand le taureau est gracié. Mais impossible d'ent une arène sans se sentir en danger : aller se confron mort alors qu'on est vivant ! Quelqu'un qui tue l'autr lui-même. Le matador se tue un nombre incalculable Le taureau, lui, ne meurt qu'une fois. C'est sa chan

☛ ***Comment décrypter intelligemment la fascination de la mort, pour la souffrance, qui domine votre œuvre ?***

Si l'on est fasciné par la vie, on est forcé ciné par la mort. C'est le sombre qui fait voir la lumière *Buried* (Rodrigo Cortés, 2010), le film sur cet enterré se passe dans un cercueil, dans le noir, avec toujours source d'une issue pour la lumière.

Pour aimer la vie, il faut mettre le nez dans les cada ce qu'est un cadavre. J'ai beaucoup fréquenté les s dissection ; chaque fois, j'en suis sortie bien - mie époque, elle, ne rend visible une multitude de chc pour mieux cacher. J'ai en horreur ce prétendu "t



2011 - Technique mixte sur toile - 200 X 250 cm

mémoire". Quand j'étais petite, le collège m'a traînée à Dachau : la seule chose que j'y ai vue, c'est la constance des efforts non pour "ne pas oublier" mais, au contraire, pour oublier que c'est nous qui avons fait cela. Au lieu de détourner les enfants par cet appesantissement proche du sadisme, on devrait les éduquer à prendre conscience de ce qu'ils sont. Mais on est dans une société décadente et suicidaire, qui fusille la planète sciemment, et divise les gens afin de rendre possible leur extermination mutuelle.

☛ Vous avez peint dans hôpitaux et maternités. Comment ressentez-vous ce travers bien actuel, de voir dans tout de la provocation - et s'en faire un bouclier ?

J'ai vécu cette grande frustration de passer pendant des années pour quelqu'un qui vise à provoquer. Quand j'ai commencé ma peinture murale de corps en gloire à Villejuif, j'ai choqué : "Vous vous rendez compte de ce que vous peignez ? Il y a des gens qui souffrent ici !" Je le savais : mon père y était mort. Déstabilisée, j'ai tout effacé pour peindre des culs de chevaux. J'ai alors comme senti mon père qui disait : "Que fais-tu ? C'était mieux avant !" J'ai donc repeint mes corps glorieux.

A la décharge de ceux que j'ai choqués, trop d'artistes sont des cyniques, centrés sur eux-mêmes. J'ai toujours voulu éviter - tout au moins, faire reculer - l'expression du narcissisme dans la création.

Mais notre siècle a inventé l'artiste *businessman*. Seul un sur un million aura droit à la reconnaissance ; et comme on est dans la consommation, on apprend aux jeunes artistes à ingurgiter l'art des autres et à le recracher. Il faudra bien qu'ils s'aperçoivent que l'art, ils l'avaient déjà en eux. La création ne sert pas à remplir les musées, la création sert à se connaître. C'est le seul moyen de se purifier, d'avancer contre le courant dans lequel se laissent porter les autres.

☛ Pour ce qui est des courants, on vous a casé dans le "nouvel expressionnisme" ; mais, comme beaucoup, vous n'aimez pas qu'on vous classe...

(Rire) Étant un désordre ambulante, je ne saurais pas où me classer moi-même. Mais c'est sûr, je ne suis pas expressionniste. Dix, Schiele... c'est très plastique. Ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je ne peins pas comme si j'avais des yeux. Je suis dans l'expérimentation, dans la recherche de la pulpe. Si je me dissocie des courants, ce n'est pas par mépris, c'est parce que je ne me retrouve pas dans grand chose. Pourtant, pour peu qu'ils soient sincères et généreux, j'aime tous les peintres, de Memling à Garouste.

☛ C'est difficile de côtoyer des artistes qui n'ont pas forcément cette générosité ?

C'est aussi pour éviter cela que je me suis retirée dans les Landes. A un vernissage, je suis mal à l'aise, je ne

"SI L'ON EST FASCINÉ PAR LA VIE, ON EST FORCÉMENT FASCINÉ PAR LA MORT. C'EST LE SOMBRE QUI FAIT VOIR LA LUMIÈRE."

“ SI JE ME DISSOCIE DES COURANTS, CE N'EST PAS PAR MÉPRIS, C'EST PARCE QUE JE NE ME RETROUVE PAS DANS GRAND CHOSE. ”



ENTRETIEN

Dans l'atelier, à Angresse (40)

parle à personne. Au mieux, j'observe comme une petite souris, quitte à recontacter individuellement. Ceux dans lesquels je me retrouve restent mes proches, tous d'horizons différents : philosophes, écrivains... Je travaille avec mon mari et mon fils : c'est magnifique de complémentarité. Ainsi, je jouis de la vie, je suis goulue, je ne fais que ce que je veux : c'est un énorme handicap. Je suis une handicapée de l'effort. Je suis une handicapée de plein de choses mais, par chance, ce sont celles que sait parfaitement faire Alex Bianchi, mon mari. C'est un formidable photographe, qui sait aussi souder, percer, mettre en scène... Il me donne les moyens. Sans Alex, je ne serais rien. Sans mon fils César non plus, qui travaille sur les conférences, et tout ce qui est de l'ordre de la monstration. Le grand luxe de se démultiplier dans tous nos bras !

☛ Cela évoque vos récentes compositions bipolaires, vous savez, comme les reines ou les valets des cartes à jouer : certaines de vos œuvres ont deux têtes, qui parfois s'approchent ou convergent en une seule bouche...

...Ou un sexe ! C'est un travail sur la gémellité. Je préfère ça à ce travail qu'on prétend que je fais sur la féminité. Je suis très réticente face au déterminisme féminin.

Quand je peins, je suis complètement asexuée ; ce que ça veut pas dire qu'il n'y ait pas de sexe dans mes tableaux. Cela dit, l'érection de la tête gêne l'élan vers le sacré et rend la bête humaine plus fragile. Pourtant les thèmes se superposent. J'ai parfois mis un an et demi à me remettre compte de ce que j'avais peint. Cerveau gauche, cerveau droit... Une fois, j'ai proposé à un enfant de dessiner les yeux fermés, la plus grosse tête possible sur sa feuille. Il a fait un visage de macaque, aussi détaillé qu'une photo. "vu des singes hier !" s'est écrié son père. C'était un travail de sa vision. Du psychisme pur. L'inconscient embrasse le conscient. Je me souviens de ce modèle que je faisais poser pour peindre son cul. Un cul magnifique, immense ! Elle était pudique. Je lui ai proposé de garder ses sous-vêtements. Mais à la fin, elle les a enlevés.

☛ Dans vos travaux actuels, une belle place est accordée aux malades d'Alzheimer de l'hôpital de Chalons.

C'est l'expérience la plus forte de ma vie : ces personnes qui maculent l'espace avec leurs sensations, cette puissance de création figée dans un instant - celui de leur oubli... Ils étaient éteints au fond d'eux, et ils ont fait des autportraits alors qu'ils n'avaient jamais peint, qu'ils ne s'étaient jamais regardés. Je me souviens de cette femme qui ple

en expliquant qu'elle enterrait ses trois enfants sous ses couches de gouache ; de cet homme qui s'est soudain souvenu qu'il connaissait une autre patiente, et s'est mis à lui détailler la vie qu'elle avait oubliée. Tous parlaient de la douleur, mais ils n'avaient plus mal. Et cependant, ce n'était pas des soins - je ne fais pas d'art thérapie. Je voulais juste sous-traiter un instant ces gens à leur histoire, et cet instant, le partager avec eux.

Alors, le paradoxe, c'est que l'expression continue de se souvenir, même quand on a tout oublié ?

Mon premier atelier était le ventre de ma mère. On est marqué par tous les événements. L'un des plus importants, c'est la maternité. Pour une personne un peu créatrice, l'accouchement, c'est comme le retournement d'une planète. Quand on accouche, on est embarqué, on confie son enfant à la vie - aussi à la mort. C'est avec la naissance de mes deux enfants que j'ai commencé à comprendre pourquoi je peignais.

Vous terminez un livre de dessins sur le Chaperon Rouge et lancez votre expo "Avant les mots" à Paris : votre nouvelle voie ?

Il y a deux jours, j'étais sûre de ce que je voulais faire. Aujourd'hui, je ne sais plus rien. Une œuvre n'est jamais finie, comme chaque tableau complète le précédent. J'ai réalisé beaucoup de diptyques, triptyques, quadriptyques... j'aurais pu produire des tableaux de trois kilomètres comme Salvatierra. Alors que j'achevais un très grand format, mon *Enterrement du comte d'Orgaz*, j'ai eu envie de rajouter un panneau. Et j'ai enfin trouvé le silence du tableau. Dans toute vie, le moment le plus important, c'est celui où, après avoir monté comme un château de cartes, tout s'écroule entre le pouce et l'index.

Le Chaperon rouge, c'est une histoire de dévoration, de mère, de monstre ; la famille et la forêt tentaculaire ; le noir et le rouge - extraordinaires couleurs complémentaires.

Avant les mots est sur le thème de la conscience : l'invisible qui rend visible, et la continuité qui existe entre les langes, le voile, le drap, le linceul. C'est au couvent des Cordeliers, jadis lieu de dissections de l'école de Médecine.

Tout se tient ! Demain j'aimerais exposer au Grand Réservoir de Bicêtre, dont la pompe était actionnée par les "fous" - comme s'ils essoraient leur folie. Un sujet inépuisable que je n'ai pas encore abordé.

Expositions :

Lydie Arickx : Avant les mots - Les Langes de la vie

Du 2 février au 31 mars 2012

- Réfectoire des Cordeliers et Université Paris 9 Descartes

15 rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

01 44 27 81 60

www.refectoire-cordeliers.paris-sorbonne.fr

- Galerie Polad-Hardouin

86 Rue Quincampoix - 75003 Paris

01 42 71 05 29 / www.polad-hardouin.com

Colloque Arts et Sciences :

Le 15 Février 2012 à 18h - Grand Amphithéâtre de

Paris 9 Descartes

Autour de Lydie Arickx, nombreuses personnalités :

Claude Ameisein, Axel Khan, Charles Juliet...

Lecture :

Le chaperon rouge par Lydie Arickx, Actes Sud, 2012.



Tête Philosopale - 2011 - Bronze - 18 cm